

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 30 JANVIER, 1879.

No. 23.

LE CHOIX D'UNE FEMME

Les hommes communiquent la science, les femmes seules adoucissent la sauvagerie du caractère, dérident le front soucieux, et savent refréner doucement les premières tentatives que fait l'adolescent pour secouer les derniers langes qui l'entourent. Bonne comme le sont les mères qui ont le génie du cœur, indulgente et ferme tout ensemble, madame de Morenne se fit le miroir vivant de son fils. Elle n'étouffait pas son expansion, elle ne le grondait point avec une sévérité maladroite. Toute sa morale dé coulait de son exemple; elle lui laissait trouver la vertu si belle et si sainte qu'il se fit senti malheureux de ne point la pratiquer comme elle. Du reste, elle ne l'induisait point en erreur, et ne fit jamais voir la route du devoir exempt d'épines: seulement elle faisait de l'abnégation et du sacrifice la grande loi religieuse et la base de toute la morale chrétienne.

Élevé par cette charmante femme dans une pure atmosphère, gardé naïf et bon, sans qu'on lui eût pour ainsi dire conseillé la bonté et la vertu, Marcellin avait de plus que les jeunes gens de son âge une raison solide et une grande logique. Il jugeait sainement la vie. Ce n'est point dire que son imagination ne lui eût montré aucune chimère, mais il ne devait jamais être l'esclave de ses desirs, et savait toujours, le moment venu, les soumettre à une droite raison. Il possédait un esprit plus sensé que brillant; tout en lui indiquait une nature franche et vraie, qui ne pouvait ni trahir une affection ni reculer devant un sacrifice.

Il ne s'effraya point de vivre seul avec sa mère. Son jugement devint solide, ses connaissances s'agrandirent, ses talents se perfectionnèrent.

Peu à peu, cependant, un élément jeune et actif lui manqua. Sans se l'avouer, il étouffait dans ce château aux noires murailles, dans l'enceinte de ce parc dont il connaissait tous les arbres.

Le matin, il restait chez lui, lisant ou écrivant; lorsque la cloche du déjeuner sonnait, il descendait, trouvait madame de Morenne dans le

salon Louis XVI, et tous deux passaient dans la salle à manger.

Pendant le repas, madame de Morenne parlait à son fils des audiences données le matin aux pauvres et aux malades qui désiraient quelques remèdes de sa pharmacie. Elle lui demandait son avis lui faisait prendre la moitié des soins que nécessitent les bonnes œuvres, lui indiquant quelques visites à faire à des familles indigentes; et quand ils avaient concerté les mesures relatives à ce qui leur restait à faire, la mère et le fils se séparaient de nouveau.

Tandis que madame de Morenne travaillait à des ouvrages de tapisserie, Marcellin entreprenait de grandes courses dans le bois; il chassait, ou du moins il plaçait son fusil sur son épaule, sillait ses chiens et s'éloignait.

Mais le soir, il rentrait le carnier vide, lassé d'une longue marche et l'esprit abattu.

Marcellin avait vingt-quatre ans; le moment était venu pour lui de prendre une position dans le monde.

La mère et le fils achevaient un matin leur déjeuner, lorsque Marcellin, quittant la table et s'approchant de la fenêtre, poussa un cri d'étonnement joyeux.

“ Qu'y a-t-il donc? demanda madame de Morenne.

— Rien! ou du moins presque rien! répondit Marcellin; j'ai aperçu le facteur rural au bout de l'avenue.”

La famille de madame Morenne était éteinte, et les amis que sa pauvreté relative n'avait point éloignés, écrivaient fort rarement.

L'arrivée du facteur était donc un événement dans ce château morne et froid, dont aucun étranger ne franchissait la porte massive, si ce n'est, trois ou quatre fois l'an, un vieux gentilhomme, chevalier de Saint-Louis, et le curé du village qui portait à Marcellin un paternel intérêt. Le jeune homme ne quitta pas l'embrasement de la fenêtre, et, un moment après, Blaise, qui avait gardé les traditions d'autrefois, apporta sur un plateau de vermeil deux lettres, l'une adressée à madame de Morenne, l'autre destinée à Marcellin.

Le jeune homme regarda le timbre de la sienne, et s'écria:

“ De Fontainebleau! Maurice ne m'a pas oublié!

Pendant ce temps, madame de Mo-

renne décachetait une enveloppe marquée d'armoiries.

“ Marcellin, dit-elle d'une voix émue, cette lettre est de M. de Charmont.

— M. de Charmont!

— Elle te concerne plus que moi, hs.”

Le jeune homme prit la lettre que lui tendait sa mère, et lut d'une voix qu'il s'efforça d'affermir;

“ Madame,

“ Vous n'avez point oublié, je l'espère, le meilleur ami d'Auguste de Morenne. Marcellin, qui à l'époque de mon dernier voyage en France était presque un enfant, est maintenant un homme.

“ Vous connaissez, Madame, le dernier vœu de votre mari: Lydia, ma fille, a dix-neuf ans. Elle est riche, belle, spirituelle.

“ Je l'ai élevée dans la pensée qu'elle serait la femme de Marcellin.

“ Nous quittons Florence dans huit jours; pour nous installer à Paris, deux mois nous suffiront: nous attendrons en décembre Marcellin. Dites bien à ce cher enfant que je reporterai sur lui l'affection que j'éprouverais pour son père; son père à qui je dois tous, bonheur et fortune!

“ Je vous demande à l'avance pour Lydia, Madame, toute l'indulgence et toute la tendresse de votre cœur.

“ Bernard DE CHARMONT.”

Marcellin laissa tomber la lettre sur la table.

“ Eh bien! demanda madame de Morenne.

— Nous devons nous y attendre.

— Ta destinée va changer, et il était temps, mon pauvre enfant, tu trouvais les journées longues ici.

— Quelquefois, cela est vrai!

— Et cependant tu ne me sembles pas joyeux.

— J'avoue que cette nouvelle m'attriste.

II.

La révolution avait ruiné d'une façon complète Auguste de Morenne et Bernard de Charmont.

Élevés ensemble au fond d'une province jusque-là paisible, lorsque l'armée de la Convention vint mettre le siège devant Lyon, les deux amis coururent défendre la ville. Ils combattirent l'un auprès de l'autre, se protégèrent mutuellement, furent blessés

tous deux, puis tous deux guérissent ; mais quand il leur fut possible de s'échapper, grâce au dévouement de Blaise, vieux serviteur de M. de Morenne, ils ne trouvèrent plus ni famille pour les accueillir, ni toit pour les abriter.

Auguste et Bernard avaient vingt ans.

Il ne leur restait qu'à parti à prendre pour échapper à l'échafaud : c'était l'exil.

Mais l'exil ne leur montrait que de nouvelles misères : ni l'un ni l'autre de ces jeunes gens ne pouvait exercer un état manuel. Il fallait vivre de privations, et combien de temps durerait cet état de choses ? Nul ne le savait.

Le jeune de Morenne fut le plus heureux. Une vieille tante, chanoinesse de Remiremont, lui fit parvenir cent louis : c'était à peine de quoi vivre pendant six mois, mais cela suffisait pour trouver un passeport et passer en Allemagne ou en Angleterre. Auguste fit deux parts de ses cent louis.

« Que vas-tu faire, et où iras-tu ? » demandait-il le jour même à son ami.

— Je l'ignore : tous les chemins sont bons à celui qui n'a plus pour patrie qu'une terre détrempée de sang.

— Ainsi tu es sans projets pour l'avenir ?

— A peu près, cependant mon intention est de rester en France. Ceux qui émigrent sont poussés vers les pays étrangers par deux mobiles distincts ; les uns par une loyale et respectable fidélité, les autres par la peur. Je suis plus que personne attaché à la monarchie, mais l'émigration ne peut rien pour sa cause. Les massacres de Robespierre, les noyades de la Loire, les proscriptions de Marat ne peuvent durer. Tout état violent amène nécessairement une réaction. Un jour viendra où nous serons utiles, gardons notre sang et notre courage pour cette heure. Tu connais l'activité de mon caractère ; l'inaction me pèse, et le danger n'est pas sans me causer un plaisir irritant. Toi, l'homme du calme et des affections paisibles, pars pour Coblenz ou Londres, tu y trouveras des amis qui te procureront des leçons de français. Moi, je reste. On a démoli nos châteaux et vendu nos terres à vil prix ; le règne de la terreur fini, commencera celui de la bourgeoisie, des grandes industries et du commerce. Je déteste le sang, les massacres et les moyens violents ; mais je suis sans préjugé, et le travail ne m'effrayera pas s'il me permet de racheter un jour le domaine de mes pères.

— Mais encore, que feras-tu ?

— J'ai l'idée, mais le levier me manque.

— Et quel est ce levier ?

— L'argent, et c'est tout ! Si j'en avais, grâce à mes connaissances scientifiques, je saurais, sans m'exposer dans le présent, fonder assez rapidement un établissement industriel. Il faudra toujours des usines en France, et des hommes pratiques pour les faire marcher.

— Mais en admettant que nous nous séparions, dit Auguste, combien te faudrait-il pour commencer à mettre ton projet à exécution ?

— Une cinquantaine de louis.

— Les voici, dit Auguste.

— C'est un miracle ! s'écria Bernard.

— Un miracle accompli par ma vieille tante.

Elle m'a envoyé cent louis, partageons.

— Tu es le plus noble cœur que je connaisse ! dit M. de Charmont, mais je ne saurais accepter.

— Je le veux.

— C'est inutile, répliqua Bernard ; je savais à l'avance jusqu'où pouvait aller ton dévouement, tu viens de m'en donner une nouvelle preuve. Mais à notre époque l'or c'est le salut et la vie. Je refuse. A ma place tu agirais de la même manière.

— Eh bien non ! Je me dirais : Cet apathique garçon ne fera rien de ses cent louis ; il ne saura, grâce à cette somme, ni se créer une position, ni reconstituer une fortune, et je me sens capable de tout cela ! J'accepte ce qu'il m'offre, et si je réussis et qu'il se trouve pauvre quand ma position sera devenue enviable, il ne refusera pas plus la moitié de mon opulence, que je n'aurai refusé les épaves de sa misère.

— Dis-tu vrai, Auguste ?

— Sur l'honneur.

— En admettant que mes rêves se changent en une palpable réalité, tu accepteras la moitié de la fortune dont je te serai redevable ?

— Je te le promets.

— Je prends tes cinquante louis.

— Merci ! dit de Morenne avec effusion, comme s'il était l'obligé.

Quelques jours plus tard, Auguste partait pour l'Allemagne avec Blaise, qui avait refusé de le quitter, et Bernard de Charmont se réfugiait en Auvergne.

Auguste demeura en exil jusqu'au moment où la France, ayant été pacifiée à force de conquêtes, il lui fut possible de venir chercher dans le Lyonnais les ruines du château de Morenne et les limites des champs qu'il avait possédés.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à son ami, il sut vivre de privations pendant plusieurs années. Il put, grâce à un faible héritage, racheter Morenne, et il s'y installa : le souvenir des temps passés était pour lui l'objet d'un culte.

Ses jours se passèrent à surveiller les ouvriers qu'il employait aux répa-

rations les plus urgentes, et à tirer quelques lapins dans ses garennes. Son unique ambition était de rendre au manoir quelque chose de son premier et chevaleresque aspect ; les brèches des murailles furent réparées, la toiture rétablie, les vitres étincelèrent aux fenêtres ; les gargouilles grimaçantes allongèrent leurs cous de pierre au-dessus des balcons.

Trèfles et dentelles, feuillages et rinceaux rajeunirent autour des portes et des croisées, et M. de Morenne se trouva presque heureux.

Un moment vint cependant où la maison lui sembla grande et vide ; il eut peur de son isolement dans ces salles immenses. Dimant un jour chez un de ses voisins, il y vit une jeune fille de vingt-cinq ans, grave comme quelqu'un qui a beaucoup souffert, spirituelle comme il convient à une femme de l'être, c'est-à-dire sans malice et sans affectation.

Auguste de Morenne comprit ce qu'il fallait à sa vie ; il retourna chez le vieux gentilhomme, lui exposa sans rougir la modicité de sa position, et offrit le peu qu'il possédait à Clotilde d'Avy, que la Révolution avait doublement rendue orpheline et qui n'avait d'autre appui que le chevalier de Garancel, son tuteur, à qui le baron d'Avy l'avait confiée quand il quitta la prison pour l'échafaud.

Ce n'était point un brillant parti qui s'offrait à Clotilde ; elle comprit qu'épousant un gentilhomme pauvre, éprouvé par les malheurs d'une désastreuse époque et que la solitude avait habitué à se replier sur lui-même, elle allait donner sa vie tout entière à celui dont le bonheur dépendrait de ce qu'elle serait pour lui. Mais Clotilde avait reçu de l'expérience une éducation forte, et mille fois préférable à celle que donnent les livres. En voyant crouler son avenir et tomber sa famille, elle avait appris l'instabilité de toutes choses. Formée par le malheur, accoutumée au renoncement, elle s'était fait de l'abnégation une seconde nature. Forcée de demeurer cachée dans une cave pendant une crise révolutionnaire, plus tard de travailler pour vivre ; devenue ensuite garde-malade du chevalier, elle avait conservé dans toutes ces phases difficiles et douloureuses le même calme serein, plus empreint encore d'espérance que de résignation. Elle était l'activité forte, souriante et persistante. Débarrassée de l'inquiétude du lendemain, et replacée dans un milieu en rapport avec sa naissance et ses habitudes, elle n'eut d'autre vœu et d'autre occupation que de rendre au chevalier de Garancel les soins dont il avait entouré sa jeunesse.

Elle lui lisait les journaux et faisait le soir sa partie de trictrac. Clotilde l'écoutait avec une patiente attention

rappeler, pour la centième fois, les souvenirs du temps où il assistait au jeu de la Reine, et raconter l'histoire du menuet qu'il avait eu l'insigne honneur de danser avec madame la princesse de Lamballe, cette femme ravissante, au sourire angélique, au cou de cygne qui disait-elle, devait donner si peu de mal au bourreau.

En causant avec Clotilde, le chevalier oubliait le poids des années et les malheurs successifs qui l'avaient frappé. Il secouait les grains de tabac d'Espagne tombés sur son jabot de Malines, et eût volontiers pirouetté sur les talons étroits de sa chaussure, pour le choix de laquelle il montrait encore une méticuleuse coquetterie.

Sa pupille était la consolation et la joie du vieux tuteur. Le chevalier s'effraya donc beaucoup quand on lui demanda la main de Clotilde.

Il n'osa refuser cependant, transmit à la jeune fille les propositions de M. de Morenne, et attendit, fort inquiet de la décision qu'elle allait prendre.

— Mon cher tuteur, lui dit-elle, je vous dois une reconnaissance éternelle, et j'ai contracté envers vous des obligations dont je ne m'acquitterai jamais. Si le comte de Morenne, riche, brillant, heureux, m'eût offert de m'emmener à Paris, je refuserais un tel mariage sans hésitation; mais il n'est pas plus opulent que moi-même, son vieux château touche à votre modeste maison, il porte un nom honorable, il m'offre un amour sérieux qui est la vraie garantie du bonheur: je donne mon consentement à cette union, si vous me promettez de venir habiter Morenne avec nous.

(La suite au prochain numéro.)

MARQUE DE DISTINCTION.

On connaît le goût prononcé de S. A. R. la princesse Louise pour les arts et l'intérêt qu'elle prend à leur avancement. Elle vient d'en donner une nouvelle preuve qui sera particulièrement bien vue de la population canadienne-française.

Lundi M. Alfred Desève, de Montréal, a été admis au Rideau Hall en présence de Son Altesse Royale. Il a exécuté en sa présence trois morceaux qu'elle a écoutés avec la plus grande attention et qu'elle a fort goûtés. Après avoir félicité le jeune violoniste canadien, elle lui a permis de prendre le titre honorable de "Violoniste de S. A. R. la princesse Louise." Elle lui a de plus promis son patronage pour son concert du 17 février et s'est engagée à y assister.

Cette marque de distinction fait le plus grand honneur à M. Desève.—Nouveau-Monde.

Mesures à prendre pour se mettre à l'abri de la picote ou variolo.

La résolution suivante a été unanimement adoptée par l'Association Médicale de Québec à sa dernière réunion :

" Bien que la maladie dite picote ou variolo ne semble pas s'étendre d'une manière alarmante dans cette ville, nous croyons qu'il est opportun d'attirer l'attention du public sur certaines mesures de prudence que les familles doivent prendre pour se mettre à l'abri d'un mal si contagieux et si dangereux dans ses conséquences.

1o. Faire vacciner et revacciner les enfants et même les grandes personnes. Il est très prudent de recourir à la vaccination surtout s'il s'est écoulé plus de sept ans depuis la dernière vaccination, consulter son médecin afin de s'assurer si la vaccination est ou a été bonne, ce dernier avis est très-important.

2o. Les familles qui ont chez eux un picoté ne doivent pas fréquenter les églises ni permettre aux enfants d'aller aux écoles, convents ou collèges, ni recevoir personne chez elles.

3o. Observer en tout la plus grande propreté, changer souvent les couvertures du lit du patient.

4o. Éviter d'exposer dans les cours le linge qui a servi aux malades.

5o. Attendre un certain temps avant de permettre aux malades d'aller ailleurs, consulter le médecin qui sera juge sur ce point.

6o. Désinfecter le linge de la maison au moyen de lavages désinfectants, tels que par exemple le chlorure de chaux dissout dans l'eau, etc.

7o. Entretenir avec soin, dans les appartements, des substances qui ont l'effet de détruire le poison variolo, tel que la chlorure de chaux, l'acide carbonique, etc.

DE TOUT UN PEU.

—FUTA VOLCAN.—Dans la concession St. Jean, à quatre lieues du village de la Baie St. Paul, Charlevoix, Canada, des arpenteurs ont découvert une montagne sur le sommet de laquelle il n'y a pas de neige, bien qu'il y en ait tout autour. La chaleur de la terre est telle en cet endroit qu'elle se fait sentir à travers le cuir de la chaussure. On a lieu de croire qu'une éruption se produira bientôt dans une des montagnes voisines.

—A New York, le célèbre étalon pur sang, Glenlyon, a été vendu dernièrement à M. Pierre Lorillard pour la somme de \$30,000.

—Dans les premiers jours du mois dernier, madame Gagné est morte à Scottsville, N. Y., à l'âge de 103 ans.

Son mari, qui vit encore, est maintenant âgé de 110 ans.

—Lorsque la Princesse Louise est au Rideau Hall, l'Étendard Royal flotte au sommet de l'Hôtel du Gouvernement; lorsqu'elle est absente le Union Jack remplace l'Étendard Royal.

—Le nombre des faillites officiellement annoncées en Angleterres et en Irlande pendant l'année 1878, s'est élevée à 15,059.

—Sir A. T. Galt s'est rendu à Paris pour ouvrir les négociations avec le gouvernement français au sujet de l'entrée en franchise des navires canadiens en France. Il a eu plusieurs entrevues avec le ministre du commerce, Teisserenc de Bort. On n'en connaît pas encore le résultat.

QUESTION HISTORIQUE.

Quel est le plus épouvantable de tous les actes de barbarie qui ait été commis à propos d'un melon ?

La réponse au prochain numéro.

Les poules, on le sait, ont l'habitude de se poudrer, c'est-à-dire de se rouler dans la terre bien sèche et bien fine; elle la lancent en l'air avec leurs pattes et leurs ailes et s'en couvrent complètement. Ce qu'on connaît moins, est le but de cette habitude. Les volailles sont infectées de parasites, poux et acarus, de diverses sortes qui pullulent dans leur plumage.

Ces parasites se multiplient tellement dans certains poulaillers, qu'ils arrivent à décimer réellement la basse cour; leurs piqûres incessantes privent les volailles de sommeil et fatiguent tellement celles-ci que les sujets naturellement faibles ne tardent pas à périr d'épuisement; si l'on y prend garde, les animaux les plus robustes finissent aussi par succomber.

Or, le poudrage des poules a pour but de les débarrasser de ces hôtes incommodes et nuisibles. Il est donc essentiel de le favoriser; pour cela, il est nécessaire de leur préparer une place dans un coin, à l'air autant que possible, bien abrité de la pluie, où les bêtes trouvent toujours, même en hiver de la terre bien sèche, à laquelle il est bon d'ajouter quelques poignées de soufre; c'est un puissant insecticide qui ne saurait faire aucun mal aux volailles et qui les garantira contre la multiplication de leurs parasites.

VARIÉTÉS.

Un vendredi, à l'heure du déjeuner. Un fantaisiste, se dirigeant vers l'hôtel du Chien d'Or rencontre un de ces amis, qui lui demande où il va :

—Je vais manger du poisson mort! dit-il d'une voix sèpulerale.

—Du poisson mort? s'écrie l'autre, avec horreur.

Le fantaisiste, froidement : —Est-ce que vous avez jamais mangé du poisson vivant? *

Que ne suis-je un homme? disait une mégère en faisant un seène à son mari.

—Quel malheur, en effet, que tu ne sois un homme. Je n'aurais pas eu le malheur de t'épouser. *

Un député républicain a épousé une jeune fille appartenant à une famille ayant des attaches nombreuses dans le parti orléaniste.

Avant le mariage, il répétait aux amis qui lui faisaient des observations à ce sujet :

—Soyez tranquilles, je saurai bien gouverner ma barque!

Un camarade le rencontre avant-hier et lui demande :

—Eh bien! comment gouvernes-tu ta barque?

—Mon cher, répond l'autre, dans un ménage bien tenu, le mari règne et ne gouverne pas.

LE MIROIR.

PREMIÈRE LETTRE.

Tu veux, chère Anaïs, que je t'écrive, moi pauvre aveugle, dont la main marche égarée dans la nuit? — Ne crains-tu pas la tristesse de mes lettres tracées dans les ténèbres? — Ne t'effraies-tu pas des mélancoliques pensées qui peuvent m'assaillir?

Bonne Anaïs, tu es heureuse, toi: *tu vois!* Voir! oh! voir! savoir distinguer l'azur du ciel, les teintes du soleil, toutes les couleurs diverses, quelle ivresse! et que cela est beau, ô grand Dieu!

Je sais bien que j'ai joui de ce privilège; mais quand je fus frappée de cécité, j'avais dix ans à peine. — J'en ai vingt-cinq à présent! Voilà quinze longues années que tout est noir autour de moi!...

Je cherche en vain à me rappeler les merveilles de la nature, chère petite, et j'ai oublié chacune des nuances. Je sens l'odeur de la rose, je devine sa forme au toucher; mais sa couleur qu'on vante, à laquelle on compare toutes les belles dames, je l'ai oubliée, ou plutôt je ne puis pas la décrire: un son se répète, une vue est interdite à la triste infortunée.

Parfois, dans ce crépe sombre, où se ment ma pauvre intelligence, il passe des lueurs étranges... Les médecins disent que c'est le sang, et que cela laisserait à l'art quelque espoir. — Folle chimère? quand on a perdu depuis quinze ans les clartés dont s'enrichit la terre, on ne doit plus en avoir que dans les cieux.

L'autre jour, j'ai eu un singulier moment d'émotion. En tâtonnant dans ma chambre, j'ai mis la main sur... oh! tu ne devinerais pas en cent, en mille... sur un miroir! Je me suis assise devant, arrangeant mes cheveux avec coquetterie... Oh! que j'aurais voulu pouvoir me voir!... me regarder pour savoir si je suis gentille!... si ma peau est aussi blanche qu'elle est douce, et s'il y a de jolis yeux sous mes cils si longs!... Hélas! on nous disait souvent au pensionnat que le diable venait dans la glace des petites filles qui se mirent trop longtemps! Ma foi! s'il est venu, il aura été bien attrappé, monseigneur Satan: je n'aurais pu le voir!

Tu me demande dans ta bonne lettre, qu'on vient de me lire, s'il est vrai qu'une faillite de banquier ait ruiné mes parents. — Je n'en ai jamais entendu parler. — Ils sont riches, mes parents, car je suis entourée, non seulement du nécessaire, mais encore du superflu. — Partout où ma main se

pose, je rencontre le velours et la soie, les fleurs et les étoffes de prix... À table, les mets les plus recherchés sont servis; tout ce qui peut flatter le goût m'est accordé; donc une heureuse aisance, chère Anaïs, est accordée aux auteurs adorés de mes jours.

Écris, moi, chère belle, puisque enfin te voilà revenue de cette aristocratique Angleterre, et que tu as quelque pitié de la pauvre aveugle.

DEUXIÈME LETTRE.

Tu ne sais pas, Anaïs, oh! tu vas rire comme une folle, tu vas me croire insensée, tu supposeras que j'ai perdu la raison avec la vue.

J'ai un amoureux!

Oui, ma chère, moi la fille sans yeux, j'ai un soupirant aussi langoureux, aussi assidu que l'amant d'une duchesse. — Après cela, que veux-tu! l'amour, qui n'y voit pas, me devait bien ça en qualité de confrère.

Comment il s'est glissé chez nous, je l'ignore; ce qu'il y est venu faire, je le sais encore moins; qui il est, Dieu me l'apprendra. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'il était à ma gauche à table l'autre jour, et qu'il me faisait servir avec un soin et une attention extrêmes.

—Monsieur, lui ai-je dit, c'est la première fois que j'ai l'honneur de me rencontrer avec vous.

—C'est vrai, mademoiselle, mais je connaissais vos parents.

—Soyez le bienvenu, vous qui savez estimer ces bons anges à leur juste valeur.

—Ils n'ont pas été les seuls pour lesquels j'aie ressenti un respect mêlé d'affection, ajouta-t-il d'une voix douce à faire mourir.

—Ah, répondis-je étourdiement, qui donc encore vous a plu ici!

—Vous! me répondit-il.

—Moi? Que voulez-vous dire?

—Que je vous aime.

—Moi? vous m'aimez! moi?

—Passionnément.

—Vous êtes donc amoureux?

—Assurément.

À ces mots, je ramenai mon fichu sur mes épaules en rougissant, et, pendant ce temps, il gardait un profond silence.

—Mon Dieu! comme vous m'annoncez ça brusquement, monsieur!

—Oh! cela se voit dans mes regards, dans mes gestes, dans tout ma conduite.

—Cela se peut, mais je suis aveugle, monsieur; on ne fait pas la cour à une aveugle comme à toutes les femmes.

—Que m'importe ce don de moins! dit-il avec un accent adorable de sincérité, que me font vos yeux fermés à la lumière! N'avez-vous pas la

taille fine, le pied microscopique, la démarche élégante, les cheveux longs et cendrés, la peau d'albâtre, le teint de carmin, la main couleur de lis?

Il avait fini sa description que je l'écoutais encore! J'avais donc, comme il le disait, la taille élégante, le pied d'enfant, la tournure distinguée, la chevelure blonde et soyeuse, la peau blanche et le teint rosé... Oh! Anaïs, ma bonne Anaïs, pour toutes les jeunes filles, un amant semblable, qui décrit toutes les perfections, n'est qu'un soupirant; mais pour un aveugle, c'est un miroir.

—Comment! monsieur, repris-je, je suis donc si jolie que cela?

—Je suis encore au-dessous de la vérité.

—Et que voulez-vous que je fasse de votre amour.

—Je veux que vous deveniez ma femme.

Je partis d'un grand éclat de rire à cette idée.

—Y songez-vous, monsieur? m'écriai-je, un hymen entre l'aveugle et le clairvoyant, entre le jour et la nuit! Mais il faudrait que j'attachasse à tâtons ma couronne d'oranger. Non! non! mes parents sont riches: pour moi le célibat est sans ennui; je resterai fille, je coifferai sainte Catherine, et tant pis pour elle si elle est coiffée de travers!

Il est parti sans rien dire. C'est égal! il m'a appris que j'étais gentille!... Je ne sais pas pourquoi je me surprends à l'aimer un peu, monsieur mon miroir.

(La suite au prochain numéro.)

Un papa avait dit, il y a quelques jours, à sa petite fille:

—Si tu ne pleure pas d'ici à mardi, je te mènerai écouter la musique.

La charmante enfant riait soixante minutes par heure; mais voilà que le lundi, ô douleur! elle bri e un bibelot de prix sur le bureau de papa. Maman gronde... une larme part...

—Ah! dit le père, tu as pleuré...

—Oh! non... papa... j'ai pleuré, mais c'était pour rire.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

COND. T. ONS DE L'ABONNEMENT:

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.